Les premiers éléments occidentaux dans la littérature roumaine / Nicolus Cartojan

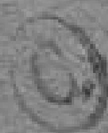
NICOLAS CARTOJAN



LES
PREMIERS ÉLÉMENTS OCCIDENTAUX
DANS LA LITTÉRATURE ROUMAINE

Extrait de la *Revue de littérature comparée*, année 1934.

PARIS
1934



Hommage de l'auteur
à la Bibliothèque Nationale
N. Cartojan

NICOLAS CARTOJAN

LES PREMIERS ÉLÉMENTS OCCIDENTAUX DANS LA LITTÉRATURE ROUMAINE

Extrait de la *Revue de littérature comparée*, année 1934.

PARIS
1934

LES

PREMIERS ÉLÉMENTS OCCIDENTAUX

DANS LA LITTÉRATURE ROUMAINE

Appartenant par sa langue au domaine des littératures romanes, dont elle est la plus jeune, la littérature roumaine n'en évolue pas moins, de ses origines au XV[e] siècle jusqu'au début du XIX[e], dans la sphère d'influence orientale, d'abord slavo-byzantine, ensuite néo-grecque. Cependant, par différentes voies, parvenaient déjà jusqu'à elle de vagues échos de la littérature romanesque et didactique de l'Occident, qui nous permettent d'envisager ici une première influence occidentale en Roumanie. Bien que les matériaux qui attestent cette influence demeurent rares et imparfaitement étudiés jusqu'à ce jour, on essaiera, dans ces pages, de tracer au moins le cadre de ce phénomène et d'en évoquer les manifestations les plus caractéristiques.

*
* *

On peut affirmer que, jusqu'à un certain point, les Roumains doivent à un courant d'idées *occidental* les commencements mêmes de leur littérature. La préréforme de Wycliffe, que Jean Huss fit sienne et qu'il répandit dans toute la Bohême, ne tarda pas à pénétrer dans la Transylvanie voisine, grâce à la propagande des étudiants hongrois et saxons, ainsi qu'à celle des missionnaires hussites chassés de Pologne et de Moldavie. Ces zélateurs s'élevaient particulièrement contre la corruption et l'avidité du haut clergé et prêchaient le retour à une vie morale fondée sur des bases évangéliques. De plus, ils enseignaient que le service divin devait se faire dans la langue de chaque nation : idée féconde que les Roumains, ayant embrassé la nouvelle doctrine, réalisèrent sans retard.

Il en résulta la traduction des *Psaumes* et de *la Vie des Apôtres*, qui représentent aujourd'hui les monuments les plus anciens de la langue roumaine. Les originaux se sont perdus, mais leur contenu nous a été transmis par des copies de la deuxième moitié du XVIe siècle, connues sous les noms de *Codex de Voronetz*, *Psautier de Scheia* et *Psautier de Voronetz*[1].

Bientôt la Réforme proprement dite, celle de Luther et de Calvin, vint donner une autorité nouvelle à l'idée de l'emploi du roumain dans l'église. Le luthéranisme pénètre dans les pays roumains, dès 1519, par les marchands saxons de Brasov et de Sibiu, qui, au retour de la grande foire de Leipzig, colportaient dans leurs villes les livres de l'augustin d'Eisleben; pourtant ce n'est qu'en 1533 que la propagande protestante s'organisa puissamment parmi les Allemands de Transylvanie, grâce à l'humaniste Honterus, secondé par quelques jeunes gens sortant des universités allemandes et surtout de celle de Wittenberg. L'enseignement de Honterus, dont Brasov était le centre, trouva un terrain propice dans la dépression morale provenant de la défaite de Mohacs, qui avait livré aux Turcs presque tout le royaume hongrois. Cet ardent disciple de Luther, après avoir publié, en 1542, un *Livre de la Réformation*, réunit dans un concile le clergé saxon du Pays de Bârsa et lui fit accepter officiellement la Réforme : on décida du même coup le mariage des prêtres et l'introduction de l'allemand dans les églises.

De leur côté, les Hongrois ne tardèrent pas à agir de même et l'on vit tel grand seigneur, comme Marc Pemfflinger, confisquer les biens des prélats catholiques.

Dans cet état de choses, il était naturel que les Saxons, aussi bien que les Hongrois, voulussent attirer à leur nouvelle foi l'élément ethnique le plus nombreux du pays, les Roumains. Ils firent imprimer à leur intention des livres religieux, donnant ainsi une impulsion nouvelle aux traductions commencées au siècle précédent. Cette activité débute à Sibiu où, sous l'influence du pasteur Matthias Ramser, ami de

1. Pour l'histoire du hussitisme en Roumanie, voir les travaux de MM. N. Iorga, J. A. Candrea, Sextil. Puscariu, N. Drăganu et Al. Procopovici, ainsi que l'ouvrage de M. J. Macůrek, *Husitství v rumunských zemích*. V. Brně, 1927.

Melanchton, on imprime en 1544 le premier livre roumain, un catéchisme, mentionné dans des documents du temps, mais dont on ne connaît aucun exemplaire. Bientôt, c'est Brasov qui devient le centre de cette entreprise de conversion des Roumains. On y rencontre le diacre Coressi, venu de Târgovichté, la capitale valaque, et entré au service des bourgmestres protestants d'outre-monts. Dans l'espace de vingt-deux ans (1559-1581), Coressi imprime, parfois sur la copie des vieilles traductions hussites, tous les livres saints réputés fondamentaux selon les luthériens, c'est-à-dire le Catéchisme, les Évangiles, la Vie des Apôtres, le Psautier et la Liturgie.

Après Coressi et les Saxons de Brasov, les Roumains étaient encore loin d'en avoir fini avec les sollicitations protestantes. En 1564, les Hongrois quittent Luther et deviennent sectateurs de Calvin, tâchant tout de suite de gagner à leur confession les paysans de « la nation tolérée », les Roumains. Ils leur imposent une organisation ecclésiastique calquée sur celle du réformateur de Genève et leur procurent, à leur tour, des livres saints en roumain. Coressi lui-même imprime, en 1564, avec l'argent du hobereau magyar Nicolas Forró, un *Évangile expliqué*, précédé d'une profession de foi protestante où, à côté d'une critique du culte des saints et d'une diatribe contre le pape, il affirme justement la nécessité de l'emploi des langues nationales dans l'Église. Cet *Évangile expliqué*, bien étudié par les érudits magyars et roumains, était suivi d'un Molitvelnic d'après l'original hongrois de Gaspard Heltay.

La propagande calviniste déploya un zèle bien plus indiscret à Cluj et dans la région d'Orachtié. A Cluj, le « surintendant » Paul Tordas fait imprimer, vers 1570, un *Psautier* en caractères latins, mais avec orthographe hongroise ; plus tard, à Orachtié, Michel Tordas et quelques collaborateurs font paraître, en 1588, une traduction des deux premiers livres de l'Ancien Testament. Cette *Palia*, comme on l'appelle couramment, remarquable par la pureté et le pittoresque de sa langue, ne dérive pas de l'original hébreu ni de quelque version grecque ou serbe, comme les traducteurs le prétendent, mais, comme M. Mario Roques l'a surabondam-

ment démontré, du *Pentateuque* hongrois de Heltay, collationné sur *la Vulgate* publiée par Luc Osiander à Tubingue (1573)[1].

Ces traductions de livres saints, sous l'influence de la Réforme, se sont poursuivies en Transylvanie jusque vers la fin du XVIIe siècle et nous ont valu, entre autres, les *Psaumes* versifiés de Grégoire Sandor d'Agyafalva (1642), de Jean Visky (1697) et de Michel Halici. Ce dernier est aussi l'auteur d'un certain nombre de vers et peut-être, selon M. N. Drăganu[2], celui d'un dictionnaire roumain-latin-hongrois connu sous le nom d'*Anonymus Caransebesiensis*.

* * *

Tandis qu'au nord et à l'ouest des Carpathes, les Roumains sujets de la Couronne de saint Étienne faisaient, sous la pression officielle, bon accueil au protestantisme et, par la traduction de livres religieux, jetaient les fondements de la littérature nationale, ceux des Principautés danubiennes recevaient, par les Slaves méridionaux, un autre écho lointain de culture occidentale dont le point de départ était cette fois l'Italie.

On sait qu'à partir du XIe siècle, Venise, ayant conquis la Dalmatie grâce à l'expédition victorieuse du doge Pierre II Orséolo, Rome étendit son autorité spirituelle sur tout le littoral adriatique de l'Istrie à l'Albanie ; Antivari et Raguse devinrent des sièges d'évêchés catholiques, tandis que, dans les abbayes de Saint-Nicolas, de Santa Maria de Reteco, de Santa Maria de Mliet (Meleda), située au sommet d'une île rocheuse, des Franciscains ou des Bénédictins d'origine serbe officiaient la messe en latin. Par l'entremise de ces moines, la culture occidentale de langue latine eut vite fait de se frayer un chemin vers l'intérieur du royaume serbe, où régnaient parfois des reines françaises ou italiennes, comme la Vénitienne Anna, femme d'Étienne Némania, ou Hélène de Valois, fondatrice du monastère de Saint-Nicolas d'Antivari. A leur

1. Mario Roques, *Les premières traductions roumaines de l'Ancien Testament. Palia d'Orăstie, 1581-1582. Préface et livre de la Genèse...* Paris, 1925.
2. N. Drăganu, *Mihail Halici*, dans *Dacoromania*, t. IV (1926), p. 77-168.

tour, les Serbes transmirent aux Roumains, à partir du xvie siècle, ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu de Rome et de Venise, et d'abord l'art de l'imprimerie. Le premier livre imprimé dans les Principautés (1508), un *Liturgier* slave, est l'œuvre du moine serbe Macarié, qui, chassé du Monténégro par la conquête turque, s'était réfugié à la cour valaque de Radou le Grand. Avant cet exil, on sait qu'il avait installé près de Cétigné une imprimerie d'origine vénitienne. Trente ans plus tard (1545) fonctionnait en Valachie, à Târgovichté, une autre imprimerie, apportée de Venise par un autre Serbe, Démètre Lioubavić, le neveu d'un célèbre imprimeur monténégrin, Bojidar Voukovitch, lequel exerçait son art dans la ville des Alde Manuce. Encouragé par les princes de Valachie, Lioubavić sortit des presses plusieurs livres slaves indispensables au culte. Mieux encore, il enseigna son art à des apprentis roumains et il est probable que l'imprimeur Coressi lui-même, dont on a vu l'importance pour les origines de la littérature roumaine, tenait sa science des Serbes réfugiés dans les pays roumains avec, dans leurs bagages, les planches à lettres de fabrication vénitienne.

C'est à ces moines serbes fuyant l'invasion de l'Islam que les Roumains doivent, non seulement des textes sacrés, mais plusieurs ouvrages d'inspiration plus ou moins profane, dont la littérature italienne offrait soit l'original, soit un texte intermédaire. Nous avons étudié ailleurs[1] la migration de *Fiore di Virtù*, célèbre recueil de maximes et d'historiettes morales, ainsi que les avatars du non moins célèbre roman d'Alexandre le Grand. L'un et l'autre de ces écrits pénètrent en Roumanie, au xvie siècle, par des versions serbes[2], bientôt traduites dans la langue du pays. Quant au roman d'Alexandre, d'invention manifestement orientale et fort répandu dans l'em-

1. Voir l'article que nous donnons d'autre part sur *les Influences orientales en Roumanie*. On y trouvera quelques détails complémentaires sur la circulation et le retentissement en Roumanie de quelques-uns de ces écrits anciens qui tiennent, dans une égale mesure, de l'Orient et de l'Occident. [N. D. L. R.]

2. Pour les versions serbes de *Fiore di Virtù*, voir les travaux de MM. Milan Rešetar, Rudolf Strohal et P. Kolendič. — Sur le prototype latin du roman d'Alexandre en Serbie, voir Wesselofsky, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. I, 1876, p. 608.

pire byzantin, il est curieux de constater qu'il s'est transmis aux Serbes et aux Roumains par une version occidentale : sans qu'on puisse déterminer laquelle.

On a peu étudié les sources du drame religieux *Vicléim*, si répandu en Roumanie dans le peuple. Le phonétisme du nom Vicléim (Bethléem) plaiderait pour un prototype slave. D'autre part, le contenu de ce drame, fondé sur l'antithèse entre la cruauté d'Hérode et la piété des mages et culminant dans l'apothéose du Sauveur, rappelle les mystères du moyen âge et surtout une certaine *Natività di Cristo come i pastori e magi adorano e oferriscono e crudeltá del Re Herode*, parue à Florence en 1553 et réimprimée par Al. D'Ancona.

Cependant, ce drame religieux, si occidental et catholique à ses origines, s'est contaminé dans les pays danubiens vers la fin du XVIIIe siècle avec la farce populaire turque du Karageuz. L'introduction de ce héros du jeu de marionnettes parmi des personnages bibliques est un produit piquant de la mentalité populaire. Cette étrange association du mystère catholique et de la comédie orientale continue à vivre intensément et l'on peut encore assister à sa représentation dans les villages et les faubourgs, à partir de la nuit de Noël jusqu'au lendemain de l'Épiphanie. De nombreux manuscrits de l'Académie roumaine en conservent des versions tant en prose qu'en vers, sans compter celles qu'on a recueillies directement de la bouche du peuple et qu'on trouve dans les collections de folklore.

*
* *

L'Italie manifeste bientôt son influence en Roumanie sous un nouvel aspect et par une autre voie. La plupart des historiographes roumains du XVIIe siècle ont fait leurs études dans les collèges jésuites de Pologne. Or, la Pologne catholique participait de la culture latine et se servait du latin comme langue savante. Au XVIe siècle, elle avait subi fortement l'attrait de la Renaissance italienne et ses humanistes s'étaient montrés particulièrement actifs sous les rois Sigismond Ier (1506-1548), époux de l'Italienne Bona Sforza, Sigismond II (1548-1572) et Étienne Bathory. D'illustres Moldaves, un Gré-

goire Ureche, un Miron Costin, d'autres encore, s'abreuvent de culture latine aux sources polonaises. Dans les chroniques polonaises en latin, autant que dans l'œuvre des humanistes italiens, ils puisent une idée capitale dont les conséquences apparaîtront par la suite incalculables : l'idée de la latinité des Roumains.

Cette idée fut, en effet, émise et répandue par des humanistes italiens. Déjà, au XIIIe siècle, le pape Innocent III en fait état dans une lettre à un des empereurs roumano-bulgares des Balkans. Quelque 200 ans plus tard, Aeneas Sylvius Piccolomini (1405-1464), le futur Pie II, dans ses publications : *Historia rerum ubique gestarum locorumque descriptio* et *Commentarium rerum memorabilium*, mentionne, à propos des Daces et de leurs guerres contre les Romains, ce général Flaccus dont parle Ovide et qui aurait laissé son nom à la Valachie :

> Valachi — ajoute-t-il — lingua utuntur italica, verum imperfecta, et admodum corrupta, sunt qui legiones Romanas eo missas olim censeant adversus Dacos, qui eas terras incolebant : legionibus Flaccum quemdam praefuisse, a quo Flacci primum, deinde Valachi, mutatis litteris, sint appellati...

L'idée de l'origine latine de la langue roumaine avait apparu, bien avant Aeneas Sylvius, et assez clairement, chez Poggio Bracciolini (1380-1459), secrétaire du pape Boniface IX. Dans ses *Disceptationes conviviales*, à propos de la colonie établie par Trajan chez les Sarmates du Nord, il fait la remarque que l'idiome des descendants de ces derniers conserve quantité de termes latins que les Italiens voyageant dans ces parages n'ont pas manqué de signaler, et il leur donne comme exemple : « Oculum dicunt, digitum, manum, panem, multaque alia quibus apparet ab Latinis, qui colori ibidem relicti fuerunt » (A. Marcu, *Ephemeris Dacorom.*, I, p. 338-386).

Ces échos ont passé de la péninsule chez les humanistes hongrois, grâce à l'écrivain italien Bonfinius, qui vivait à la cour de Mathias Corvin et que citent les chroniqueurs polonais. Les différentes informations sur la Moldavie qu'offrait l'historiographie polonaise, ainsi que la notion de la roma-

nité des Roumains, constituaient un encouragement sérieux pour les jeunes étudiants moldaves des collèges jésuites d'outre-Dniester. Ce n'est donc pas un hasard si le premier chroniqueur moldave qui ait écrit dans sa langue, Grégoire Ureche, commence son ouvrage par un court exposé de l'origine latine des Roumains, et dans des termes qui rappellent le Pogge, peut-être à travers Sébastien Münster :

C'est de Rome, écrit-il, que nous tirons notre origine et beaucoup de termes de leur langue sont venus se mêler à la nôtre. Des Romains, qu'on nomme aussi Latins, nous avons *pâine*, ils disent *panis; carne*, ils disent *caro; gaina*, ils disent *galina; muere*, *mulier; femeie*, *femina; parinte*, *pater; al nostru*, *noster*, et beaucoup d'autres que nous comprendrions si nous les cherchions attentivement.

Ouvrons ici une parenthèse pour signaler qu'en dehors de ces suggestions fécondes, les Moldaves polonisants ont connu chez leurs voisins du Nord certaines œuvres de l'humanisme occidental dont l'importance n'est point discutable. Tel *l'Horloge des Princes* de l'Espagnol Guevara, que Nicolas Costin a découvert dans la version latine de J. Wanckelius et dont il donnera une traduction moldave abrégée. Revenons à l'idée de la latinité des Roumains. Elle fut bientôt reprise par Miron Costin et par Démètre Cantemir, le savant prince de Moldavie. Nous sommes encore à attendre une étude approfondie sur les dettes de cet infortuné hospodar à l'égard de l'érudition occidentale. Avant de payer d'un exil à vie dans la Russie de Pierre le Grand la tentative malheureuse de délivrer son pays de la suzeraineté turque, il avait eu l'occasion, comme otage moldave, de compléter sa culture dans le milieu cosmopolite d'Istamboul, où les intrigues de Brancovan l'avaient une fois contraint de chercher un asile auprès de l'ambassadeur du Roi-Soleil. Cantemir a pu devenir ainsi la tête la plus éclairée du passé roumain ; excellent connaisseur du monde turco-arabe et de sa civilisation, il était tout aussi versé dans celle de l'Occident chrétien. Son nom, inscrit sur le frontispice de la bibliothèque Sainte-Geneviève, devint célèbre en Europe et son *Historia incrementorum atque decrementorum aulae othomanicae* a été vite traduite en anglais (1734), en français (1743) et en allemand

(1745). Pendant un siècle, cet ouvrage servit de source d'information aux historiens occidentaux s'occupant de choses turques, et, à l'époque romantique, des poètes — un Byron (*Don Juan*, V, VI) — lui demandèrent la couleur locale de leurs poèmes.

A vingt ans, Cantemir avait déjà publié en grec et en roumain un ouvrage de morale, *Divanul sau gâlceava inteleptului cu lumea*, dont le thème rappelle celui des nombreux « débats du corps et de l'âme », si fréquents dans le monde catholique du moyen âge. Admirateur enthousiaste du penseur néerlandais, le docteur Van Helmont, il a écrit ensuite, en latin, un traité de métaphysique et un autre de logique dans l'esprit du système de ce philosophe. Ces ouvrages devront être confrontés avec les productions similaires des pays atteints par l'influence de Descartes et de Locke, et alors seulement nous saurons à quoi nous en tenir sur la culture occidentale de ce prince.

L'origine latine de son peuple, Cantemir l'a discutée longuement au début de son œuvre maîtresse, *Hronicul Romano-Moldovlahilor*, et il l'a fait avec compétence en utilisant aussi des sources latines et italiennes.

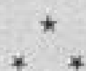
En Valachie, l'idée de l'origine latine des Roumains a trouvé un défenseur éclairé en la personne du « stolnic » Constantin Cantacuzène, frère du prince Serban (1678-1688). Après avoir fait des études grecques à Constantinople, il alla compléter sa culture dans le milieu universitaire de Padoue. Il y fit son droit et sa philosophie, se procurant aussi, à cette fin, l'enseignement particulier de certains maîtres, dont le fameux professeur de logique Al. Albaneso. Rentré dans sa patrie, il y joua un rôle politique important, étant le principal conseiller de son neveu, le prince Brancovan, qui lui avait confié sa chancellerie et sa correspondance étrangère. Il a correspondu pour son propre compte avec le roi de Pologne Jean Sobieski et avec le comte bolonais Marsigli, qu'il a initié à l'étude du roumain et, selon toute apparence, enrichi de matériaux pour son *Dictionnaire latin-roumain-hongrois*.

Sous l'influence de Constantin Cantacuzène, la cour de son neveu, le prince Brancovan, avait revêtu un aspect occiden-

tal. A Bucarest, au palais de Brancovan, les boyards indigènes, sous leurs longues pelisses, coudoyaient quelques représentants de la culture italienne, affublés de robes de soie, à la mode du jour, pour ne pas trop attirer l'attention des Turcs, nombreux dans l'entourage du prince, mais conservant, selon la mode italienne, le chapeau, la perruque, le jabot et la canne de jonc. Parmi ces étrangers faisant partie de la maison de l'hospodar, on trouve le médecin Giacomo Pylarino, connu par des travaux scientifiques en latin, Bartholomée Ferrati et le Florentin Anton-Maria del Chiaro, secrétaire pour les langues occidentales et qui publiera plus tard à Venise une *Istoria delle moderne rivoluzzioni della Valachia*, récit saisissant des drames dont il avait été témoin oculaire. Le curé de la colonie grecque de Venise, Jean Abramios, vint bientôt se joindre à eux : il avait fait imprimer sur les rives de l'Adriatique un certain nombre de livres religieux grecs et maintenant il remplissait à la cour la charge de prédicateur. Italiens ou italianisants, tous ces savants avaient tellement vanté au prince les écoles vénitiennes qu'il y envoya à ses dépens son neveu Radoucano, le fils du « stolnic », ainsi que d'autres jeunes gens qui, au sortir de l'Académie grecque de Bucarest, avaient besoin de parfaire leurs études. De telles relations avec la péninsule ont rendu plus intense l'influence de la littérature et de l'art italiens en Valachie. Les historiens d'art roumains spécialisés dans l'architecture de l'époque de Brancovan ont signalé l'originalité du style des palais et des églises élevés sous son règne, monuments délicats où l'on surprend, sur le vieux fond byzantin, des ornements rappelant le baroque du Seicento. Des peintres roumains se familiarisent à Venise avec des techniques autres que la byzantine et reviennent ensuite décorer les églises de leurs pays : c'est le cas de l'artiste, frère d'un marchand valaque, qui, selon Del Chiaro, a exécuté les fresques de l'église catholique de Târgovichté représentant le martyre de saint François.

Grâce à l'entourage italien de Brancovan, la littérature roumaine de cette époque s'est enrichie de quelques nouvelles œuvres occidentales, venant cette fois de France. Un recueil de *Maximes philosophiques* que Del Chiaro appelle *Massime degli orientali, traduzione dalla lingua francese nella ita-*

liana fatta da me..., dérive visiblement d'un original français qui n'a pas été identifié. M. Ramiro Ortiz, dans un précieux travail de synthèse sur l'influence italienne en Roumanie[1], croyait qu'à la base de la version roumaine il y avait le recueil didactique connu sous le nom de *Fiori dei filosofi e dei molti savi*, mais la collation que nous avons faite des deux textes infirme cette conclusion.



Ce contact direct avec l'Occident s'annonçait fécond. Il fut malheureusement interrompu par la mort tragique de Brancovan et de ses cinq fils, décapités à Constantinople par ordre du sultan. Le successeur de Brancovan, Stefan Cantacuzène, fils du « stolnic », qui se montrait si favorable à cette orientation vers l'Italie, ne tarda pas à être étranglé, en même temps que son père, dans la terrible prison des Sept-Tours.

Dorénavant, et pendant plus d'un siècle, les Principautés seront gouvernées par des Grecs constantinopolitains, les Phanariotes. Pour couper court aux relations des hospodars autotochtones avec l'Occident chrétien, les Turcs enlèvent aux pays roumains le droit d'élire leurs souverains, en dépit des anciennes capitulations qui le garantissaient. Les nouveaux princes, tous d'anciens drogmans de la Porte, dévoués à leurs maîtres, ont tous les égards pour la culture grecque, laquelle avait remplacé la slavonne à Bucarest dès le règne de Serban Cantacuzène (1678-1688), grâce à l'activité de son « Académie » hellénisante.

Ce progrès du néo-hellénisme au nord du Danube, tout en empêchant les Roumains de regarder directement vers l'Occident, ne les a nullement privés des richesses littéraires de la France, de l'Italie et même de l'Espagne. Seulement, ces richesses arrivent en Roumanie sous une forme autre que l'originale : les Grecs, en effet, ramènent les Roumains au système des emprunts par intermédiaires, se substituant dans ce rôle aux Serbes de l'âge précédent.

Le cas du roman philosophique de Balthasar Gracian, *El*

1. *Per la storia della cultura italiana in Rumania. Studi e ricerche.* Bucarest, 1916.

Criticon, est caractéristique à cet égard. Après *l'Horloge des Princes*, que Nicolas Costin traduisait un siècle plus tôt d'après l'édition latine qu'il avait connue en Pologne, voilà donc une autre grande œuvre espagnole qui pénètre en Roumanie. Les Grecs ont connu *El Criticon* par la traduction française de Maunory : *l'Homme détrompé* (1696). Complétée plus tard par les soins d'un libraire de Hollande (La Haye, 1709, 3 vol.), cette version devint familière aux lettrés phanariotes des Principautés. Si bien qu'en 1754 le Mytilénien Jean Rally, grand « stolnic » à la cour moldave de Mathieu Ghica, la traduisit en grec[1]. De nombreuses copies, dont plusieurs se sont conservées à l'Académie roumaine, ont répandu ce livre chez les boyards roumains de culture grecque. Il a fini par être traduit dans la langue du pays et imprimé à Iassy sur l'initiative du métropolite Jacob, qui espérait assurer par lui le relèvement moral de la noblesse moldave de son temps.

Le cas d'*El Criticon* n'est point isolé en Roumanie. Une foule d'œuvres occidentales y parviennent par le même canal. Ceci n'étonnera pas quiconque connaît le rôle historique de Byzance, en tant qu'intermédiaire entre deux mondes et deux cultures. C'est la domination des Français et des Vénitiens à Byzance pendant la IVe Croisade qui y introduit d'abord certains produits de la littérature courtoise. Après la chute de l'empire grec d'Orient, ces échanges deviennent plus fréquents : savants et lettrés quittent précipitamment les rives du Bosphore, par peur de l'oppresseur musulman, et s'installent en Espagne, en France, en Allemagne, mais surtout en Italie, parfois comme professeurs d'université, le plus souvent comme précepteurs dans les bonnes maisons ou comme éditeurs et correcteurs de textes grecs auprès des imprimeries nouvellement créées.

Ces champions de la renaissance des études helléniques dans le bassin occidental de la Méditerranée n'ont pas brisé toutes les attaches avec leur pays; ils ont été, au contraire, des intermédiaires tout désignés pour faciliter la pénétration dans leur ancienne patrie d'un puissant courant d'influence italienne et française. De ce point de vue, les imprimeries

1. Voir D. Russo, *Studii si critice*, Bucuresti, Carol Gőbl, 1910, p. 105.

grecques de Venise méritent une attention spéciale : c'est de là que sont sorties beaucoup de traductions néo-helléniques d'œuvres morales ou romanesques, dont quelques-unes sont devenues très populaires.

Cette vogue des productions intellectuelles de l'Occident ne pouvait pas rester étrangère aux Phanariotes, qui avaient reçu une culture soignée dans la grande école patriarcale de Constantinople, culture complétée parfois dans les universités de Pise ou de Padoue. Installés par les Turcs sur les trônes des Principautés, ils y ont apporté les textes de provenance occidentale qui formaient leur nourriture spirituelle. Presque toutes les littératures de l'Ouest européen ont contribué ainsi à élargir par les Grecs l'horizon spirituel des Roumains du XVIIIe siècle : malheureusement, dans les 6,000 manuscrits de l'Académie roumaine il y a encore des matériaux qui n'ont pas été étudiés, ce qui nuit aux conclusions d'un travail d'ensemble sur cette époque.

Avant même le début de la période phanariote, les Grecs avaient servi l'influence italienne en Roumanie. L'ancien droit roumain leur doit ainsi une contribution d'importance. La deuxième partie du code que le prince moldave Basile Lupu fit compiler en 1632 et imprimer en 1645 par le logothète Eusthatius est, en grande partie, une traduction d'après la *Praxis et Theoria criminalis* du célèbre pénaliste Prospero Farinacci (Lyon, 1616). Cette traduction a été réimprimée en Valachie par Mathieu Basarab. Les jurisprudences pénales de cet ancien procureur de la chambre apostolique demeurèrent longtemps à la base de la pratique judiciaire dans les Principautés roumaines[1].

Autrement riche et variée se montrera l'influence italienne en Roumanie au XVIIIe siècle, grâce aux hospodars phanariotes. Anciens drogmans de la Porte, ceux-ci connaissaient assez bien l'italien, langue diplomatique de l'Orient depuis trois siècles. Aussi voyons-nous la bibliothèque de Nicolas Mavrocordat, installée dans le monastère de Văcăresti, contenir, à côté d'œuvres gréco-latines, des ouvrages français et

1. On peut consulter, sur cette question : S. G. Longinescu, *Pravila lui Vasile Lupu si Prosper Farinaccius*. Bucuresti, 1909.

italiens : le Tasse, Boccace, Montaigne, Lafontaine, Don Quichotte (en traduction française et italienne), d'autres encore, en traduction grecque, et dont plusieurs entreront dans la littérature roumaine.

On goûta fort, à cette époque, *les Aventures de Bertoldo*, l'Ésope italien, racontées par Croce della Lira. Ce rajeunissement de la vieille légende médiévale de *Salomon et Marcolphe*, connue à Croce par une traduction italienne de son temps, a joui d'une large popularité, ayant été traduite en espagnol, en allemand, en grec moderne et du grec en roumain. C'est toujours d'après le grec que le boyard moldave Constantin Vârnav donna, en 1786, une version roumaine de *Scherzi di fantasia* de Francesco Lorendano et que le boyard valaque Iordache Slătineanu traduisit le mélodrame de Métastase *Achille à Scyros*, qu'il fera d'ailleurs imprimer à Sibiu, en 1797.

Pendant les dernières décades du XVIIIe siècle, la connaissance de l'italien se répand considérablement parmi les boyards roumains. En 1783, un écrivain serbe, Dosithée Obradovici, notait qu'à Iassy « beaucoup de gens savent le latin et l'italien ». On commence même, grande innovation, à traduire directement de l'italien : telle la traduction, en 1795, d'une *Géographie universelle* de Buffier, d'après la version italienne publiée à Rome en 1775[1]. Au même moment, l'initiateur de la lyrique roumaine moderne, Ienăchită Văcărescu, composait des lettres italiennes et parlait avec enthousiasme, dans la préface de sa *Grammaire*, de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste et de Métastase. En 1808, le précurseur de la culture roumaine en Moldavie, Georges Asaki, ayant fini ses ètudes à Lwów et à Vienne, allait achever à Rome son instruction en archéologie, en peinture et en littérature. Et c'est en Italie, à Pise, que seront envoyés, en 1820, au déclin de l'époque phanariote, les premiers boursiers valaques[2].

1. Voir Claudio Isopescu, *Il Vescovo Amfilohie Hotiniul e l'Italia*. Roma, Istituto per l'Europa Orientale, 1933.

2. Ces boursiers vécurent à Pise dans un milieu intellectuel grec, sous les auspices de l'ancien métropolite de Valachie, Ignace, Grec d'origine. Voir Alexandre Marcu, *Athènes ou Rome*, dans *Mélanges offerts à Fernand Baldensperger*. Paris, Champion, 1930, t. II.

Cet engouement des Roumains pour l'Italie, qui culmine vers la fin du XVIIIe siècle, entraînera des conséquences remarquables. La pratique de la langue italienne laisse des traces nombreuses dans la langue littéraire de l'époque, pour aboutir, vers 1840, à la tendance italianisante d'Eliade Rădulescu, l'un des grands pionniers de la culture moderne en Valachie[1]. Eliade se proposera tout bonnement de substituer aux éléments étrangers du roumain leurs correspondants italiens, projet utopique, mais qui montre bien la force de l'influence italienne dans ces pays.

Par une heureuse destinée, au delà des Carpathes, les Roumains d'Autriche découvrent l'Italie vers la même époque. A la suite de l'union des Transylvains avec l'Église catholique (1700), les portes des instituts supérieurs de théologie de Budapest, de Vienne et de Rome s'ouvrirent enfin largement devant eux. Ces jeunes candidats à la prêtrise, avides de s'instruire, furent émus de rencontrer, dans les monuments de la Ville éternelle et dans les bibliothèques papales, des témoignages de leur origine latine. De retour dans leur patrie, ils seront moins des fanatiques de la foi romaine que des apôtres de la renaissance nationale. Reprenant la tâche des anciens chroniqueurs, mais avec une documentation plus vaste, ils s'évertuent, par des études de philologie et d'histoire, à démontrer la latinité des Roumains, leur présence continuelle en Dacie, si contestée par les historiens hongrois et saxons, et à réveiller ainsi une conscience roumaine qui pût s'opposer à la négation de leurs droits politiques.

*
* *

L'influence française commence à s'exercer en Roumanie, toujours au XVIIIe siècle, dans les mêmes conditions que l'influence italienne et par les mêmes voies : les Roumains connaissent d'abord la littérature française dans des textes grecs, dont ils traduiront quelques-uns vers la fin du siècle, et même au delà. Si courant était alors ce procédé qu'en 1823 le jeune

1. On peut lire, à propos de ce personnage, le compte-rendu donné ici même (1927, p. 198) de l'ouvrage de M. Georges Oprescu, *Eliade Rădulescu si Franta*.



Constantin Negruzzi, le créateur de la nouvelle historique en Roumanie, compose une adaptation roumaine en vers du *Memnon* de Voltaire d'après une traduction grecque!

Les œuvres françaises qui subissent ce traitement appartiennent à des genres variés. Mentionnons d'abord, dans cette rapide revue, deux romans du moyen âge. Le *Roman de Troye*, de Benoît de Sainte-Maure, nous est connu par une version roumaine de 1776, que nous avons étudiée ailleurs. Le texte grec qui servit de modèle au roumain s'inspire lui-même, non pas de l'original, égayé par la verve du brillant trouvère poitevin, mais de l'abrégé italien aux tendances moralisatrices qu'en avait tiré le juge messénien Guido delle Colonne. L'autre roman, c'est le célèbre récit sentimental et chevaleresque du moyen âge finissant, intitulé *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*, charmante idylle qui a fini par pénétrer dans presque toutes les littératures de l'Europe. D'auteur inconnu, souvent imprimé à partir du xve siècle, ce roman a été de bonne heure mis en vers grecs; il a circulé quelque temps en manuscrit, puis le poème néo-hellénique a été imprimé à son tour en 1553, à Venise, et ensuite réédité continuellement jusqu'au seuil du siècle dernier. C'est d'après une de ces éditions vénitiennes qu'on a fait, à une date qu'on ne saurait préciser, car le manuscrit du traducteur s'est perdu, une traduction roumaine connue par une seule copie de 1768. Il est à noter que la version roumaine diffère un peu du poème grec par la localisation de l'intrigue dans la Morée et par d'autres points de détail que nous exposerons dans une monographie spéciale.

Signalons encore la grande diffusion dans les Principautés du *Télémaque* de Fénelon, qui appartint un long temps à la communauté helléno-roumaine, avant d'être traduit dans la langue du pays. Il intéressa moins par l'instruction qu'il contient que par son atmosphère mythologique et par ses aventures de voyage légendaire.

Vint enfin l'étape décisive de l'introduction de la culture française en Roumanie : les Roumains apprennent le français et traduisent d'après l'original. A l'origine de ce changement on trouve, une fois de plus, les Phanariotes. Ces princes ont fait venir de France ou d'Italie des précepteurs pour leurs en-

fants et, pour leurs chancelleries, des secrétaires. Ces Français répandent la connaissance de leur langue et de leur littérature. On doit à leur activité les premières traductions roumaines d'œuvres françaises faites sur l'original. La première en date de ces traductions paraît être celle de l'*Alcidalis* de Voiture[1], dont le contenu sentimental et romanesque donne la mesure du goût public en la Moldavie de 1783. A la même époque, le boyard Beldiman consacre sa vie à enrichir la littérature de son pays de romans français à contenu pastoral ou romanesque.

Le rayonnement de Voltaire fut très faible dans les pays roumains du XVIIIe siècle finissant : à peine connut-on de lui *l'Histoire de Charles XII*[2], qui narrait des événements assez familiers aux gens de ces pays. On commence à demander à la France, non seulement des récits amusants, mais des exemples de réformes politiques et sociales : les conspirateurs s'organisent sur le modèle des loges maçonniques. Dans cette atmosphère, au seuil du XIXe siècle, les victoires de Napoléon Ier ne font qu'augmenter le prestige de la France aux yeux des Moldo-Valaques, circonstance dont profite encore la culture française.

Un symptôme de ce prestige grandissant est la vogue des professeurs français dans les familles nobles. Ces Français ou francisants, qui arrivent non seulement de France, mais aussi de Russie, de Pologne ou du Levant, ouvrent de petits collèges là où le besoin s'en fait sentir. Si bien qu'entre 1820 et 1840 la plupart des chefs-lieux dans les Principautés — en Moldavie surtout — possèdent leur école française[3]. On ne saurait trop souligner l'importance de quelques-uns de ces établissements — Vaillant à Bucarest, Cuénim, Chefneux, Bagard et Lincourt à Iassy — à un moment où l'enseignement secondaire roumain était encore à ses débuts : ils ont

1. Voir le compte-rendu que nous donnons d'autre part de cette traduction. [N. D. L. R.]

2. Traduit par Gherasim, archimandrite de la métropole d'Iassy. Une copie de 1799 à la bibliothèque de l'Académie roumaine (n° 4619).

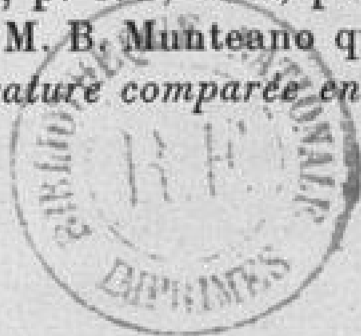
3. On peut consulter sur cette question N. Iorga, *Istoria invătământului românesc* [Histoire de l'enseignement en Roumanie], Bucuresti, 1928, p. 240-272, ainsi que N. Cartojan, *Pensionatele franceze din Moldova în prima jumătate a veacului al XIX-lea*, dans *Omagiu lui Ramiro Ortiz*. Bucuresti, 1929.

préparé toute une génération d'intellectuels, rendus capables de suivre les cours des universités et des écoles techniques françaises, d'où ils sont revenus avec une mentalité occidentale et avec la volonté de transformer en toutes choses la société roumaine.

Les idées de réforme sociale, politique et littéraire empruntées à la France se croisent avec les idées nationales venues de Transylvanie et opèrent, dans les Principautés autonomes, un véritable réveil de la conscience roumaine. Animée par l'idée latine, enrichie des thèmes du romantisme français et des trésors légendaires des vieilles chroniques, auxquelles viendront s'ajouter les traditions populaires, la littérature roumaine se développe librement à partir de 1830 environ et prend sa place modeste à côté des autres littératures européennes[1].

Nicolas CARTOJAN.

1. On sait l'immense portée de l'influence occidentale, notamment française, en Roumanie, au XIXe siècle. Sur les importants travaux en ce domaine de M. Charles Drouhet, professeur à l'Université de Bucarest, nous avons donné ici même plusieurs comptes-rendus (1926, p. 174; 1928, p. 338; 1931, p. 473). On peut également consulter l'aperçu de M. B. Munteano que nous avons publié (1931, p. 515) sous le titre *la Littérature comparée en Roumanie*. [N. D. L. R.]



NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1934.